

C de Tom McCarthy *La théorie de l'information* d'Aurélien Bellanger

Manuel Legault-Roy

La galaxie cybernétique
Numéro 254, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

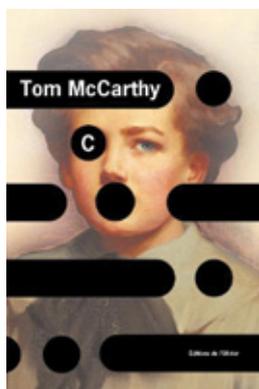
Legault-Roy, M. (2015). *C de Tom McCarthy / La théorie de l'information* d'Aurélien Bellanger. *Spirale*, (254), 38–41.

LE BRUIT DE L'INFORMATION

PAR MANUEL LEGAULT-ROY

C
de Tom McCarthy
Éditions de l'Olivier, 429 p.

LA THÉORIE DE L'INFORMATION
d'Aurélien Bellanger
Gallimard, 496 p.



Notre obsession des télécommunications et du développement tentaculaire du réseau internet nous fait parfois oublier qu'il n'y a pas si longtemps, la « société de communication » n'existait pas et le transfert des messages prenait la forme d'un exercice plus ou moins fastidieux mais surtout, très lent. Si attendre une interminable journée avant de recevoir la réponse à un courriel nous enrage, rappelons qu'il fut une époque où le temps de résolution des urgences était d'un autre ordre. Et pourtant... Il y a de ça un peu moins de deux siècles, le réseau télégraphique voyait le jour et, pour la première fois, il était possible de faire transiter des messages directement d'un lieu à un autre sans avoir à passer par un intermédiaire humain.

Le roman *C* de Tom McCarthy débute à ce moment, lorsque les nouveaux modes de communication sont sur le point de transformer profondément les sociétés occidentales. Le récit est centré autour du personnage de Serge Carrefax, né d'une mère sourde et d'un père fier propriétaire d'un institut qui traite ce handicap. Ce lieu singulier, où le langage des signes est banni, propose une méthode expérimentale d'apprentissage de la parole par les malentendants au moyen d'exercices de diction et de respiration. On voit d'emblée que le roman offre un rapport complexe à la communication, qui ne se démentira pas tout au long du texte.

Flirtant avec l'anachronisme, le roman de McCarthy porte sur le décryptage des codes, anciens ou modernes, qui régissent la communication. La nécessité d'encoder et de décoder les messages constitue le cœur de cette œuvre foisonnante. Ainsi, Carrefax découvre dans sa jeunesse l'existence des signaux étherés qui peuplent l'atmosphère en raison d'un intérêt marqué pour la télégraphie sans fil, pour ensuite utiliser le savoir-faire acquis grâce à ce passe-temps en s'engageant comme observateur, chargé de communiquer la position des baraquas et des batteries d'artilleries ennemies, au sein de l'aviation durant la Première Guerre mondiale. Certains messages s'incarnent également sous la forme de maladies, comme en témoigne le séjour de Serge dans un établissement de bains thermaux en Europe de l'Est : un docteur lui fait prendre conscience de la relation complaisante qu'il entretient avec ses symptômes et de la nécessité de déchiffrer ses sensations pour rétablir son équilibre biologique. Le décodage permet aussi à Carrefax de débusquer, à Londres, les commerces qui, sous des dehors innocents, lui fourniront sa dose d'héroïne, dont l'usage lui est d'abord recommandé durant la guerre.

Par ailleurs, le roman accorde une importance fondamentale aux dégradations que peuvent subir les messages et signaux sous l'effet d'interférences. Ce processus, analogue à celui du « bruit » dans la théorie de l'information de Claude Shannon, apparaît à de nombreuses reprises par une transcription phonétique des corruptions que subissent les messages en raison du bruit inhérent à tout canal de transmission. Le procédé rend compte des sons parasites présents lors de l'écoute d'un vieux disque (*Eucrrrope*), ou encore des déformations phonétiques dans les paroles des élèves sourds (*O-rè-yeu*). McCarthy exploite de cette manière, en filigrane, une riche poésie « *bruitiste* » qui sert fort bien à la fois le propos et la prose.

Une communication en clair-obscur

Le roman, qui se déroule à la fin du XIX^e siècle, permet de constater que, malgré le développement des communications, le sens des messages produits par l'humain reste, la plupart du temps, obscur et sujet à de multiples analyses. Une scène très révélatrice survient lors de l'initiation de la sœur du protagoniste, Sophie, au décryptage des codes secrets. Initialement vécue comme un simple passe-temps, cette activité entraîne la jeune fille dans un vortex paranoïaque qui la mène à accorder une importance excessive à divers signaux et symboles trouvés dans les journaux et avec lesquels elle tisse une immense toile qui la piège : « *La main de Sophie est raide ; son majeur est pointé en direction du graphique. Ses yeux sont ouverts : on dirait qu'elle veut montrer quelque chose dans le réseau tentaculaire – un nouveau mot, ou une figure, une ligne associative.* » La chute de Sophie fait office de garde-fou contre les dangers qui menacent ceux qui transgressent la fragile limite entre interprétation et fabulation. De cette façon, l'œuvre semble narguer le lecteur en lui faisant miroiter le danger qui le guette à vouloir donner un sens cohérent à toutes les ramifications qui émanent de la densité narrative.

LE ROMAN DE MCCARTHY SE PRÉSENTE COMME UNE ŒUVRE-PIÈGE.

Le récit du parcours du protagoniste, de l'Europe de l'Est au ciel empli d'obus de la France en passant par Londres et l'Égypte, au cours duquel il apprivoise progressivement les multiples signaux qui traversent notre planète pour mieux les décoder, forme un *bildungsroman*. Elliptique, la fable s'attarde à quelques moments-clés de l'existence de Carrefax. McCarthy force ainsi le lecteur à découvrir et identifier les phénomènes qui font l'objet d'un décryptage durant ces événements marquants

de la vie du personnage. Tâche qui se voit compliquée par la nature toujours allusive de l'écriture, qui distille signes et symboles avec parcimonie. Le lecteur se retrouve ainsi dans la même situation que Carrefax : il est obligé d'accomplir le même travail herméneutique, ce qui crée un fort effet d'identification. Cette démarche, parfois exigeante, confronte le lecteur à la puissante érudition qui se dégage du roman. La multitude de références qui parsème le texte agit comme une source d'interférences stimulante, obligeant à se questionner sur la pertinence et l'influence de ces intrusions intertextuelles.

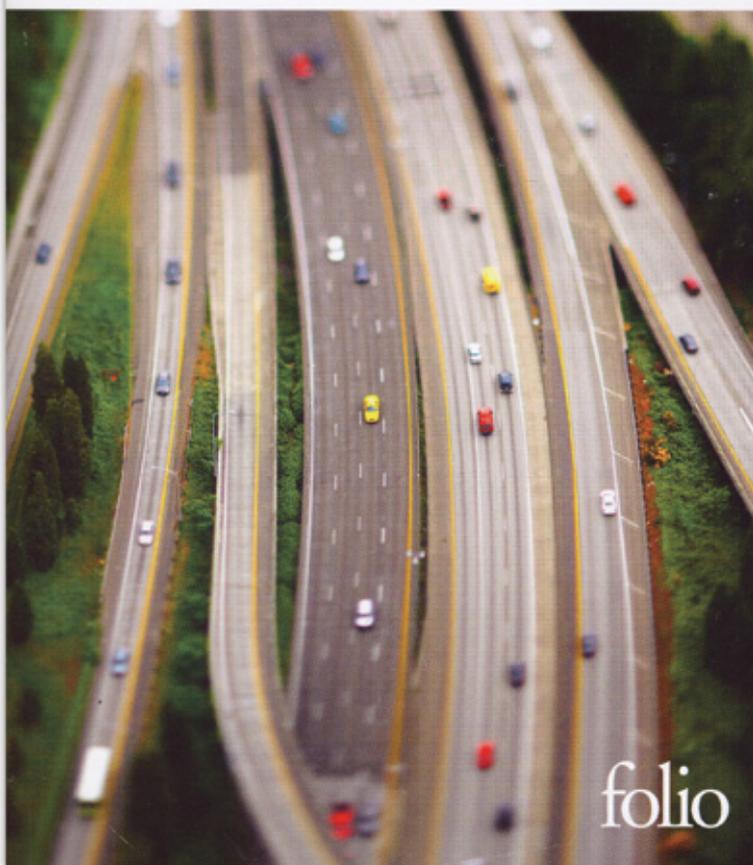
Le roman de McCarthy se présente comme une œuvre-piège. Grand traité de l'interprétation et de la communication, il ne cesse pourtant de mettre en relief le caractère illusoire d'une communication univoque en plongeant ses personnages, et par extension le lecteur, dans un océan de signes et de symboles trompeurs. En regardant les protagonistes de ce récit se débattre au sein d'un réseau sémantique qui les entraîne inéluctablement dans le délire, le lecteur s'interroge à son tour sur sa démarche analytique. La réussite de ce roman tient justement dans la posture ambiguë qu'elle lui impose : à l'image des personnages, se laissera-t-il prendre dans une interprétation abusive des signes que lui offre le texte, ou restera-t-il prudemment à la surface des lignes au risque d'en perdre la richesse ? C'est au lecteur semble-t-il de faire un choix.

Les démons de Pascal Ertanger

Exploitant, à plus ou moins un siècle d'intervalle, un autre type de réseau (celui d'internet), le roman de Bellanger se concentre sur l'aventure française de la Toile débutant avec le minitel, jusqu'à extrapoler le dépassement du Web 2.0. *La théorie de l'information* relate cet essor à travers la figure de Pascal Ertanger, *golden boy* du milieu fourmillant du capitalisme informatique français et, incidemment, avatar fictionnel de Xavier Niel, influent entrepreneur de l'Hexagone.

Aurélien Bellanger

La théorie de l'information



Pascal Ertanger s'incarne d'abord dans l'archétype du *geek* asocial : il se présente comme un type banal, trop timide pour s'intégrer au sein d'un groupe social et qui, à l'instar de nombreux jeunes gens de son acabit, remplace les contacts humains par un puissant lien avec la technologie. S'adonnant d'abord au codage très primaire des fameuses ZX 81, premières machines grand public qui ont permis de produire des programmes à la maison, le protagoniste bifurque assez tôt vers le lucratif et expansionniste marché du minitel.

Suite à l'hégémonie française de la télématique, le virage internet force l'entrepreneur à se recycler dans le domaine du FAI (Fournisseur d'Accès internet) abordable et rentable, puis dans celui de l'ADSL (internet haut-débit sur une ligne téléphonique permettant *download* et *upload*). Malencontreusement, au moment où la gloire semble assurée pour Démon, la compagnie d'Ertanger (qui fait écho au concept du « démon de Maxwell »), quelques lubriques squelettes sortent du placard avec la révélation des investissements de la star de l'entrepreneuriat dans divers établissements à caractère pornographique. Il n'y a rien qui reste caché bien longtemps à l'ère du partage massif d'information.

Cette chute brutale, appuyée par le « salissage » médiatique, le déloge de son empire informatique. Tout de même riche comme Crésus grâce à la vente de son ancienne compagnie, Ertanger se transforme en mécène pour divers projets numériques, des plus anodins (par exemple des applications pour téléphones cellulaires) aux plus loufoques (comme la création, à l'instar de Google, d'une fondation visant à l'avènement de la Singularité).

Ces projets culmineront avec la mise en place d'un programme d'encodage de l'information humaine numérique, grâce à un piratage spectaculaire des données de Facebook, sur l'ADN... d'abeilles !

Entre la fiction biographique, le roman économique et la science-fiction, *La théorie de l'Information* se présente comme une fresque, à la fois sociologique et épistémologique, peignant le recouvrement exponentiel de la société française par un réseau de communication informatique. La narration est entrecoupée d'intermèdes qui éclairent (ou obscurcissent, selon le degré de connaissance du lecteur) les tenants et aboutissants de la véritable théorie mathématique de l'information de Claude Shannon. Ces pauses théoriques abstraites et complexes sortent sporadiquement le lecteur de sa zone de confort en le confrontant à une information dont le décodage demande une sérieuse érudition mathématique. L'ingénieur dispositif illustre la manière dont un message peut se lire, selon le savoir du récepteur, comme une suite de caractères inintelligibles ou, au contraire, comme une somme d'informations cohérentes. Comme quoi le bruit et l'information ne sont que les deux faces d'un même énoncé.

ENTRE LA FICTION BIOGRAPHIQUE, LE ROMAN ÉCONOMIQUE ET LA SCIENCE-FICTION, LA THÉORIE DE L'INFORMATION SE PRÉSENTE COMME UNE FRESQUE, À LA FOIS SOCIOLOGIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE

Sans être calquée sur le style froid et technique des interludes scientifiques, la plume de l'auteur propose une écriture blanche et impassible. La filiation houellebecquienne se fait sentir chez Bellanger, qui a déjà signé un essai sur l'écrivain. Pourtant, si Houellebecq se plaît souvent à présenter les tares de l'humanité en passant par un narrateur issu de l'espèce qui lui succède, le présent roman s'assimile plutôt

à une très longue entrée Wikipédia sur l'avènement et le développement du réseau internet en France, avec son lot d'hyperliens incitant le lecteur à interrompre sa lecture pour approfondir ses connaissances sur le sujet. Ce penchant pour l'encyclopédisme occulte parfois le développement des personnages, lesquels finissent par prendre l'apparence de simples figurants dans cette fresque technologique.

La rupture de ton qui marque la dernière partie du roman paraît précipitée, comme si l'auteur, achevant l'arc réaliste de l'histoire de la cybernétisation de la société française (avec l'avènement du minitel et du Web 2.0), peinait à conserver la même rigueur dans le domaine de l'anticipation. Les projets « singularistes » d'Ertanger qui visent à décoder l'Information produite par la Terre, la tentative de soutirer des reliquats d'information en reconnectant le premier câble transatlantique ou encore les tentatives de transformer le zooplancton en émetteur biotechnologique se présentent comme un palmarès d'applications ésotériques des théories de Shannon. Si le récit de ces expériences permet de mettre en relief le désir illusoire du protagoniste de déduire les conséquences des applications possibles de la théorie de l'information, ce segment cadre pourtant difficilement au sein d'une œuvre largement dominée par une vision vraisemblable de l'influence des TIC sur la société.

William Paulson, dans *The Noise of Culture*, défendait l'idée selon laquelle « *literature is a noisy channel that assumes its noise so as to become something other than a transmission channel, [...] and [that] literature, so constituted, functions as the noise of culture, as a perturbation of source of variety in the circulation and production of discourses and ideas.* » Ce procédé est visible dans ces œuvres qui, se situant entre l'aube et le zénith de ce que l'on nomme « la société de communication », exposent les failles, fictives et réelles, qui fragilisent le Réseau. La fiction, en rejetant le caractère périssable d'une communication parfaitement univoque et transparente de la « nouvelle » information, livre bataille à cette conception utopique en cultivant cette précieuse défense fictionnelle que représente l'ambiguïté. ■